

Ce passage est marqué d'un tel souffle qu'on a l'impression qu'il s'agit d'un chant, une hymne qu'on chantait pendant les baptêmes... On n'en a pas la preuve, mais c'est en tout cas une hypothèse intéressante qui peut nous aider à mieux comprendre ce texte.

- On y reconnaîtra facilement trois strophes : première strophe (versets 3, 4, 5) : béni soit Dieu... Il nous a fait renaître par la Résurrection du Christ et désormais nous vivons dans la foi et l'espérance. C'est le présent de la réalité de la vie du chrétien.
- Seconde strophe (versets 6 et 7) : l'espérance nous fait tressaillir de joie déjà, mais nous sommes encore dans le temps de l'épreuve de notre foi où il faut bien faire face aux difficultés de toutes sortes ; celles de sa propre vie dans toutes ses résonnances d'humanité, mais aussi celles liées aux circonstances extérieures d'un contexte historique défavorable aux Chrétiens.
- troisième strophe (versets 8 et 9) : heureux ceux qui croient sans avoir vu, notre foi nous procure déjà une joie inexprimable qui nous transfigure. Il ne s'agit pas évidemment de la très confortable et conventionnelle religion de M. tout le monde, ce que Luther appelait la « fides historica », mais cette configuration de la vie du Chrétien au Christ mort et ressuscité.

La mention de la « foi » figure dans les trois strophes. Pas vraiment étonnant si on est dans une célébration de baptême. Il y a aussi une joie formidable, « inexprimable », malgré et au-delà des épreuves présentes qui sont légion : cela s'adresse visiblement à des communautés chrétiennes qui vivent en monde hostile ; il faut croire que c'était le cas des lecteurs de Pierre.

« Béni soit Dieu, le Père de Jésus-Christ notre Seigneur » : la tournure est à l'évidence juive, la formulation est chrétienne. Commencer par une grande bénédiction ou louange de Dieu, c'est typique de la prière juive ; et c'est certainement quelqu'un qui a beaucoup chanté les psaumes qui peut écrire un texte pareil ! Mais le contenu est chrétien :

Dans les psaumes, Dieu est chanté comme le Dieu des Pères, Abraham, Isaac, Jacob... Désormais la Révélation a franchi un pas décisif : Dieu est connu maintenant comme Père de Jésus-Christ en qui il a accompli son dessein sur l'humanité dans le sacrifice de la Croix, par sa mort et sa résurrection.

« Dieu nous a fait renaître grâce à la Résurrection de Jésus Christ. » Comme Jésus lui-même, dans son dialogue avec Nicodème, Pierre parle du baptême comme d'une nouvelle naissance et cette nouvelle naissance à sa source dans la résurrection du Christ.

Nous, chrétiens, sommes tellement habitués à la formule « Jésus-Christ est ressuscité » que nous ne ressentons malheureusement plus aucun choc à la dire.

C'est devenu une formule liturgique...parfois machinale ou automatique... Mais les premiers chrétiens vivaient cela comme une véritable révolution désormais, pour eux, la face du monde était changée. Comme dit Paul, le monde ancien s'en est allé, un nouveau monde est né sous leurs yeux, inouï !

On retrouve tout aussi fortement chez Pierre un thème habituel chez Paul : la tension entre le présent et l'avenir. Tout est déjà accompli dans la résurrection du Christ et donc il parle au passé « Dieu nous a fait renaître »... Tout est joué, si l'on peut dire, mais tout reste encore à venir: nous sommes tendus vers le « salut qui est prêt à se manifester à la fin des temps », comme dit Pierre.

Ce concept de « salut », on pourrait le traduire par vie « qui ne connaît ni destruction, ni souillure ni vieillissement » ; on pourrait le traduire aussi par « libération » de tout ce qui est justement « destruction, souillure, vieillissement ».

Un salut, une libération déjà accomplie en Jésus-Christ, mais dans laquelle toute l'humanité n'est pas encore entrée, et c'est cela qui reste à venir. C'est ce « déjà accompli » qui nous fait dès maintenant « tressaillir de joie » comme dit Pierre. Les jours où nous sommes moroses, sont peut-être bien ceux où nous perdons de vue cette grande nouvelle de Pâques : l'amour et la vie sont plus forts que toutes les haines et que la mort.

Cette certitude a bien sur toujours tendance à s'estomper et notre foi est souvent mise à l'épreuve pour cela il suffit de lire les journaux. La seconde strophe le dit bien : « vous êtes attristés pour un peu de temps encore par toute sorte d'épreuves. » La suite de la lettre laisse entrevoir les difficultés dont il s'agit, probablement l'hostilité rencontrée par ces nouveaux chrétiens qui font figure de marginaux en monde païen et qui sont à la veille de persécutions terribles.

La dernière strophe reprend ce thème de la foi dans le temps de l'attente. Pierre, lui, a eu le privilège de connaître, de côtoyer longuement Jésus-Christ, mais il s'adresse à des chrétiens qui n'ont pas connu Jésus et il développe pour eux la béatitude que Jésus avait dite à Thomas : « heureux ceux qui croient sans avoir vu. » Il les encourage: « vous l'aimez sans l'avoir vu, vous croyez en lui sans le voir encore... et vous tressaillez d'une joie inexprimable qui vous transfigure. » Quand il emploie le mot « transfigurer », Pierre sait de quoi il parle, lui qui a eu le privilège d'assister à la transfiguration de Jésus. Sur le visage des chrétiens, il retrouve un reflet de la lumière qui irradiait Jésus lui-même. Il s'agit sans doute aussi d'une mention de la résurrection

Cette insistance de Pierre sur la joie des chrétiens, une joie à la fois inexprimable et plus forte que toutes les épreuves passagères, vient peut-être à point nommé pour nous, dans une période par certains côtés un peu grise de la vie de la société, du monde, et aussi de l'Eglise ! Peut-être nos contemporains attendent-ils tout simplement de voir sur nos visages un reflet de Jésus transfiguré ? Mais comment ? Nietzsche n'avait pas tort quand il disait que les chrétiens n'avaient pas des visages de sauvés !!!

Pourtant, Jésus a changé le sens de la mort. En ressuscitant après avoir traversé d'abord l'épreuve de la mort, il a partagé notre condition humaine, et sa résurrection,

pour autant que ce mot puisse encore avoir un sens en une telle hypothèse, nous concerne. Lui, l'Innocent, l'homme sans péché, a assumé la condition de l'homme pécheur; il a accepté de se confronter à l'épreuve de l'agonie et au scandale obscur de la mort. Le lien de la mort au péché est pour lui une évidence, puisqu'il reçoit sa mort de la violence pécheresse des hommes. Il fait dans sa chair l'expérience que le péché va à la mort.

Mais Jésus a changé le sens de la mort, en aimant jusqu'au bout les siens qui étaient dans le monde. De même que toute son existence a été une « existence pour » son Père et ses frères les hommes, de même sa mort a été une « mort pour nous » dans une obéissance filiale et aimante au Père qui lui - même donnait son Fils. Sa mort a été un combat, le combat de l'amour avec la haine, de la réconciliation et du pardon avec la division du mensonge et de la violence, bref un combat entre la vie et la mort. Or la mort s'est trouvée vaincue sur le lieu même de son triomphe apparent. Car une telle manière de mourir ne peut pas mourir. La mort de Jésus est une œuvre de vie. Il a donné sa vie pour nous donner la vie. Jésus a remis sa vie entre les mains du Père, afin que celui-ci la lui redonne de manière définitive comme un fruit de salut pour tous les hommes. Tel est le véritable sens de ce que l'on appelle le sacrifice du Christ.

Avec la résurrection de Jésus nous arrivons au cœur du message chrétien sur l'homme et son salut. Tout d'abord une donnée s'impose : en ressuscitant, Jésus n'est pas revenu à son état de vie antérieur. Le mode de sa manifestation à ses disciples est tout autre ; il n'est plus de l'ordre du compagnonnage continu, mais de la manifestation soudaine et gratuite qui échappe aux lois de notre espace et de notre temps.

Un second point est essentiel. « La résurrection intéresse la totalité de la personne du Jésus d'avant Pâques y compris son corps mortel ». Telle est la raison pour laquelle Jésus, au cours de ses apparitions, veut se faire reconnaître par les sens corporels des siens : « il a été vu » (1 Corinthiens 15,5-8), il a été touché, il a bu et mangé avec eux (cf. Luc 24,39-43). Il n'est ni un pur esprit, ni un fantôme.

Enfin il est important aussi que la résurrection corporelle de Jésus se traduise négativement, du côté de notre monde empirique, par la disparition de son corps. Telle est la signification du tombeau trouvé ouvert et vide. Ce n'est pas à proprement parler une preuve de la résurrection, mais un signe important sur son fait et sur son sens. Car au regard de l'anthropologie juive, le corps est la personne même. Dans sa discrétion le tombeau vide est un signe annonciateur du retournement eschatologique du monde. Il nous dit que la figure actuelle de ce monde n'est pas sa réalité définitive. La loi de la corruption n'est pas le dernier mot de la condition humaine, puisqu'en la personne de Jésus le cosmos a déjà connu une déchirure, dont l'achèvement doit rendre l'univers transparent à la vie de Dieu.

Tout cela est facteur de cette joie que Pierre voudrait contagieuse au cœur de l'épreuve et du paroxysme de la violence ; aujourd'hui on traduirait au cœur de la crise des fondements, du nihilisme, de l'indifférence et du manque de repères. Mais bien des balbutiements se font entendre ça et là qui manifestent l'immense désir refoulé de l'Homme : la foi ! Et si c'était un re - nouveau ? Une renaissance ?